



*Qu'est-on prêt à endurer
pour survivre ?*

Il fallait survivre

Lucie Dequatremare

Lucie Dequatremare

Il fallait survivre

© Lucie Dequatremare, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8205-1

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

INTRODUCTION

Son père lui demanda de l'aider à trier les affaires dans l'armoire. Elle commença par en sortir les vêtements de sa mère. Puis elle vida les deux tiroirs du bas où du linge de maison était stocké. Elle mit tout en carton, prêt pour déménager. Dans le deuxième tiroir elle trouva un manuscrit dont le papier avait jauni avec les années. Elle en fit part à son père qui refusa de le lire.

— Ma fille, lis-le ! Ta mère ne me l'a jamais montré. Elle ignorait que j'étais au courant. Mais je ne l'ai jamais lu. Lis-le et vois ce qu'il t'apprend sur elle.

Nehata s'assit sur le lit de ses parents et lu à haute voix la lettre placée tout au-dessus et qui accompagnait la pile de papiers imprimés. Elle lut rapidement certains passages, en sauta d'autres. Elle la relirait en entier plus tard dans la journée.

« Mes chers amours,

Si vous lisez ces lignes, c'est que je n'aurais alors pas eu le temps de faire publier cette histoire. Vous vous en doutez, c'est la mienne. Mais c'est aussi la vôtre. Je vous ai aimé plus que tout au monde. Mes chers amours, ne pleurez pas.

[...]

Nehata, souviens toi que je t'ai aimé et t'aimerai toujours de là où je suis. Je suis fière de la jeune femme que tu es devenue et je ne doute pas de ton avenir, je te regarderai de là-haut.

Chris, tu as été mon lever de soleil, chaque jour de ma vie. [...] Il m'est insupportable de voir que nous avons triomphé de tout et que c'est mon propre

corps qui aura raison de moi.

Mes chers amours, je vous aime et vous aimerai toujours.

Ysaline

PS : Chris, tu ne te doutais pas de celle-là ! C'est mon coup de Carrousel »

I – YSALINE

6h00, lundi matin. Le réveil sonna et Ysaline peina une fois de plus à se réveiller. Elle ouvrit péniblement les yeux, les referma, les frotta, et les rouvrit à grand peine. Il faisait encore sombre, et malgré son irrésistible envie de simplement se retourner et replonger dans le sommeil, elle lutta pour ne pas se rendormir. À cette heure-là, la boulangerie, de l'autre côté de la rue cuisait toutes les petites viennoiseries dont l'odeur venait lui chatouiller les narines. Elle aimait cette odeur, comme elle la fuyait. Son estomac vide réclamait à corps et à cri ces délicieux mets sucrés, mais elle se contraignait à n'avalier que le strict minimum qui lui permettrait de tenir jusqu'au déjeuner. Il lui arrivait souvent de sauter le petit déjeuner. De toute façon, elle se rattrapait toujours au déjeuner.

La jeune fille s'étira et profita des dernières zones encore chaudes de son lit. Elle commença par s'asseoir au bord du lit et enfiler un vieux t-shirt trop grand, dont l'encolure étirée baillait allègrement sur son épaule, laissant apparaître la peau diaphane de sa gorge. Ysaline s'étira, commençant par délasser sa nuque et ses épaules à cette manière gracieuse qu'ont les danseuses de démarrer leur échauffement. Elle continua avec ses bras qu'elle leva successivement bien haut au-dessus de sa tête, calant sa respiration sur ses mouvements, puis elle les redescendit, et tourna ses fins poignets. Arcboutant le dos puis en l'arrondissant. Elle commença à se réveiller tout à fait et sentait l'énergie l'envahir peu à peu. Elle trouva enfin la volonté de se lever. Elle repoussa au bout de son lit sa couette, dont le tissu de la housse, un enchevêtrement de grosses fleurs bariolées style année 70, était tellement élimé qu'il menaçait de se trouser d'usure. Elle alluma la lampe posée sur son chevet de fortune. C'était un vieux tabouret bancal donné par une copine lorsqu'elle s'était installée dans ce petit appartement en ville. La lumière, trop brute, lui fit détourner la tête et elle leva la

main pour s'en préserver, comme on se protège d'un agresseur. Il lui fallut quelques secondes pour habituer ses yeux. Elle se promit, comme chaque matin, d'investir dans une lampe avec variateur.

Elle inspira profondément et d'un bond se mit debout, chassant les dernières images d'un mauvais rêve. Son esprit l'avait emmené dans de grandes plaines verdoyantes, un océan d'herbes et de rochers éparses, un paysage magnifique et emplit de sérénité que venait perturber un ciel orageux. Dans ce rêve elle courait, sans cesse, encore et toujours. Elle courait, cherchant à rejoindre deux silhouettes qui, inexorablement, filaient devant elle, se dérobaient, la devançaient et n'entendaient pas ses appels. Elle courait derrière ses parents. Ces derniers finirent par entrer dans une forêt si sombre, et dont les murmures qui en filtraient donnaient la chair de poule, qu'elle se refusa d'y entrer. Avant de se réveiller.

Ysaline avait travaillé tard la veille, remplaçant Sophia, sa collègue et amie, qui, une fois de plus, lui avait demandé de faire la fermeture du fast-food où elles travaillaient toutes les deux à sa place. Sophia avait toujours une bonne excuse. Un devoir à travailler et comme par hasard à rendre le lendemain ou surlendemain, un membre de sa famille malade, un imprévu de dernière minute qu'elle ne pouvait *absolument pas repousser*. Ysaline lui avait plusieurs fois fait remarquer que sa grand-mère avait apparemment survécu à toutes les maladies connues !

Sophia était pleine de vie, « peps » dirait-on. Extravertie, une petite blonde qui n'avait pas peur de brûler la chandelle par les deux bouts. Elle vivait à cent à l'heure, ce qui avait tendance à épuiser Ysaline. Toutefois, c'était aussi ce qui lui plaisait. Cette fantaisie, cette assurance qu'elle-même n'avait pas.

La vérité c'est que Sophia avait horreur de travailler le dimanche soir. Son contrat prévoyait deux fermetures dominicales par mois. Mais elle préférait sortir. Quitte à se coucher tard malgré les cours le lendemain. « On ne vit qu'une

fois » aimait-elle se justifier, avant d'ajouter « et surtout on est jeune qu'une fois, alors autant s'amuser ».

Après une bonne douche et un petit déjeuner rapide, pour ne pas dire quasi-inexistant, Ysaline se prépara pour aller rendre visite à sa grand-mère, malade, qui habitait à l'autre bout de la ville. Tous les jours, c'était sa routine. Elle la retrouvait à sept heures pour la lever, lui préparer un petit déjeuner, et cuisiner d'avance pour le déjeuner, qu'elle partageait généralement avec elle. Puis elle sortait faire quelques courses pour le lendemain et enfin attendait la relève médicale qui arrivait à quatorze heures pour les soins, la toilette et un peu de compagnie.

Ysaline monta quatre à quatre les marches la menant sur le palier de l'appartement de sa grand-mère, Eva. Elle prit garde de ne pas la faire sursauter, elle qui était encore couchée dans son lit et qui l'attendait, lorsqu'elle mit la clé dans la porte et la tourna. Inutile qu'elle s'inquiétât et la prenne pour un voleur. Elles avaient convenu d'un code. Ysaline frappait à la porte de la chambre suivant un rituel immuable. Quatre coups brefs, puis trois coups espacés. Cela lui rappelait le signal de départ d'une pièce de théâtre. Elle en souriait toujours, à chaque fois, même après toutes ces années. Comme si elle s'annonçait, elle-même, avant d'entrer en scène.

Les parents de la jeune fille s'étaient tués en voiture lorsqu'elle avait quatre ans. Elle n'en avait que de vagues souvenirs, des flashes plus que des séquences. Le sourire de sa mère, une plage bondée, une femme dans une cuisine, son père qui la poussait sur la balançoire. Autant de petits moments qu'elle s'évertuait à se rappeler pour ne jamais oublier. Ne jamais oublier leurs visages, les mots qu'ils avaient pu prononcer, un bras autour d'elle pour la réconforter. Le temps efface les couleurs et les contours, mais les sensations demeurent. C'était Eva qui l'avait élevée, tâchant d'entretenir le souvenir de son fils et de sa belle-fille.

Elle et son mari avaient déménagé à Doveport pour que la petite fille n'ait pas à changer d'école et à se faire de nouveaux amis. Elle avait bien assez à affronter comme cela. L'aïeule lui racontait souvent quelques anecdotes, des souvenirs de vacances, la musique que sa mère aimait et comme ils étaient heureux ensemble.

Eva Daniels, née Leroy, la grand-mère d'Ysaline, était en son temps une actrice française, aujourd'hui oubliée, presque déchuë. Très en vogue dans les années cinquante, elle avait tout perdu lorsqu'elle avait choisi de mettre entre parenthèse sa carrière pour suivre le grand-père de la jeune fille, Carl John Daniels, un très bel homme au charisme irrésistible. Un mania de la finance qui n'avait finalement pas su investir judicieusement, car trop influençable. Il avait eu la malchance de s'entourer de gens avides, jaloux et qui avaient profité de son faible caractère pour s'enrichir sur son dos, lui faisant tout perdre. Laissant la famille Daniels pauvre, seule, et malheureuse.

Après avoir perdu leur fortune à tous les deux, les bijoux de sa femme, leur maison et tous leurs biens, il avait fini par sombrer dans l'alcool, la dépression et en fin de compte, par se suicider d'une balle dans la tête. Ysaline avait neuf ans et heureusement était à l'école au moment du drame. Ce sont les voisins qui avaient appelé la police après avoir entendu un coup de feu qu'ils avaient attribué à un cambriolage qu'ils pensaient avoir mal tourné. Les deux femmes n'ont jamais pu remonter la pente financièrement, mais elles étaient heureuses, se soutenant dans toutes les épreuves de la vie et se contentant du minimum. Monsieur Daniels père avait l'habitude d'appeler sa petite-fille Ysa, plutôt qu'Ysaline, diminutif repris par ses amis et sous lequel elle se présentait d'ailleurs elle-même, en dehors des inscriptions et présentations officielles.

Eva avait su vieillir avec grâce. Ses cheveux gris étaient noués en chignon. Petite, mince et courbée, ses yeux n'avaient rien perdu de leur vivacité, ni de l'impertinence de sa jeunesse passée. Elle ne détenait qu'un seul bijou, qu'elle

portait toujours et n'avait jamais pu se résoudre à le vendre malgré la vie de misère qui avait été la sienne. Un petit anneau en or blanc, joliment ciselé de telle manière que la lumière se reflétant sur les nombreuses facettes du ciselage donnait l'impression qu'elle était entièrement incrusté de tous petits diamants. C'était son alliance, échangée avec son époux lors de leur mariage. Elle l'avait aimé plus que tout et malgré les aléas de la vie et la déchéance dans laquelle était tombé son mari, elle avait continué de l'aimer. Lui avait su rester bon envers elle. Il l'avait aimé jusqu'à la fin. Son terrible geste était avant tout un moyen de la libérer du fardeau qu'il s'estimait être devenu pour elle. Dans un moment de lucidité, il avait pris conscience du chemin qu'il avait imposé à sa famille, et dans un moment de désespoir il avait cru tout simplifier en mettant fin à ses jours. Erreur, hormis la douleur de la perte d'un être aimé, Eva n'y avait jamais rien gagné.

Cette femme, aimante et forte approchait aujourd'hui les 76 ans. Elle avait toute sa tête, mais son corps, lui, ne répondait plus aussi bien. Elle perdait sa motricité et le contrôle de ses gestes, petit à petit. Récemment, se sont ses mains qui ne se fermaient plus correctement, l'empêchant de tenir ne serait-ce qu'une bouteille d'eau, devenue un poids trop lourd pour ses doigts et ses poignets qui pliaient sitôt qu'elle tentait de la soulever un peu. Sa petite-fille venait donc quotidiennement la visiter et l'aider dans les quelques tâches ménagères. Eva la regardait souvent s'affairer, assise sur une chaise de la salle à manger. Avec ses yeux de grand-mère, presque d'une mère, elle ne pouvait s'empêcher de la trouver belle avec ses beaux cheveux longs, châains et naturellement méchés de caramel, qui lui tombaient en-dessous des omoplates, légèrement ondulés, presque sauvages. Ou peut-être n'avait-elle, une fois de plus, pas pris le temps de les démêler ? Et ses grands yeux vert et noisette s'ornaient de reflets dorés au soleil. Une silhouette équilibrée, quelques gracieuses rondeurs. La faute à tous ces dîners pris au fast-food dans lequel Ysa travaillait depuis quatre ans. Eva préférerait que sa petite-fille perde un peu de poids. Elle savait l'importance des